

L'expérience mathématique chez Broch et Musil

Hermann Broch et Robert Musil n'ont pas seulement pour point commun d'être nés tous deux dans l'Empire autrichien durant la même décennie 1880, et d'être deux des plus grands écrivains de ce siècle. Ils nourrissent l'un et l'autre pour la littérature la même très haute ambition ; l'un et l'autre, ils veulent faire de l'écriture romanesque un moyen privilégié de connaissance. Et la connaissance, pour l'un comme pour l'autre, n'a rien à voir, faut-il le dire, avec l'érudition, avec une démarche d'ordre simplement intellectuel. Elle implique et met en jeu l'être tout entier, elle comporte une dimension morale, philosophique, voire mystique. La connaissance, c'est une quête du réel, un combat contre le chaos, une voie de salut. Placés tous deux dans une époque et dans un lieu menacés par la décadence et l'écroulement des valeurs, ils ont l'un et l'autre bâti une œuvre habitée par la même conscience du danger, la même volonté intransigeante d'affronter ce danger et de comprendre, sinon de surmonter la crise.

Les deux hommes étaient d'ailleurs conscients de leur ressemblance, à tel point que, s'ils se respectaient de loin, ils ne s'aimaient pas trop. Musil estimait que Broch, sans aller jusqu'à le copier, s'adossait à son œuvre¹. Et Broch, tout en saluant la grandeur de *L'Homme sans qualités*, y voyait une impasse. Pour nous qui pouvons aimer l'une et l'autre œuvre sans réticence, nous comprenons tout de même leur rivalité : elle s'explique par leur fraternité profonde. On pourrait rapprocher la création de Musil et celle de Broch aussi bien sur le plan formel que sur le plan thématique. L'une et l'autre renouvellent la technique romanesque, l'une et l'autre méditent la décadence de l'Europe et mettent en scène des personnages qui subissent, accélèrent ou tout au contraire combattent cette décadence. Il m'a semblé prometteur de choisir un angle d'attaque particulier, et de confronter l'attitude de ces deux auteurs, ou l'attitude de leurs personnages face à la science et plus particulièrement aux mathématiques, mais aux mathématiques vécues comme expérience existentielle. Non seulement Broch et Musil ont créé des personnages de mathématiciens, mais encore et surtout les mathématiques, chez l'un et l'autre, sont le lieu d'une interrogation vitale. Et si l'on aborde leurs œuvres par ce biais, on peut avoir une chance de définir avec une certaine précision la ressemblance profonde entre ces deux auteurs, mais aussi leur différence, non moins profonde.

Si Broch et Musil donnent aux mathématiques une place importante, ce n'est évidemment pas sans raisons d'ordre biographique. Selon les mémoires d'Elias Canetti, Broch souhaitait même devenir mathématicien de profession, mais il dut, à son corps défendant, s'occuper de la filature de son père. Il n'en trouva pas moins le temps de travailler très

¹ Cf. R. Musil, *Journaux*, trad. fr., éd. du Seuil, tome II, 1981, p. 345.

sérieusement la discipline de ses rêves. Quant à Robert Musil, on sait qu'il a suivi des études scientifiques couronnées par un travail de thèse sur le physicien Ernst Mach. Il ne s'est vraiment décidé pour la littérature qu'après le succès de *Törless*. On exagérerait à peine en prétendant que pour nos deux auteurs, la littérature est une occupation tardive sinon seconde, latérale sinon marginale. Du moins n'est-elle qu'un moyen de poursuivre le débat avec la réalité, débat commencé sous un autre signe, avec d'autres armes.

Mais justement, l'essentiel à leurs yeux, c'est de débattre avec le réel. Et si l'on doit souligner que la littérature ne résume pas tout l'être de Musil et de Broch, on doit souligner dans le même mouvement que les mathématiques et les sciences en général ne le résumeront pas davantage. Elles ne seront pas non plus des activités qui se suffisent à elles-mêmes, des spécialités, des métiers. Elles constitueront, elles aussi, les armes d'un combat vital, des moyens d'accès à la réalité. Pas plus qu'ils ne se contenteront de la littérature, Broch et Musil ne se satisferont des mathématiques. Mais s'ils restent sur leur faim, c'est sans doute parce que, aux sciences comme aux arts, ils demandent rien de moins que tout.

C'est bien pourquoi ces deux auteurs, tout au long de leur œuvre, prennent une attitude profondément ambivalente à l'égard de la science, et des mathématiques en particulier. Comme s'ils considéraient qu'elles n'assumaient pas leur propre grandeur. On pourrait dire, grossièrement, qu'ils veilleront toujours à distinguer les mathématiques des mathématiciens. Dès qu'elles prétendent à la certitude – nous laissent-ils entendre – les sciences dévoilent leurs failles et leurs gouffres, et sont annexées par des fonctionnaires et des médiocres. Mais leurs failles et leurs gouffres, loin de les ruiner, loin de nous pousser à les abandonner, devraient au contraire nous inciter à les pratiquer, à les approfondir toujours davantage.

J'aimerais, pour quitter ces considérations bien abstraites, examiner comment Musil et Broch mettent en scène leur ambivalence à l'égard de la science mathématique, et comparer sur ce thème *Les désarrois de l'élève Törless* la fameuse œuvre de jeunesse du premier, à *La grandeur inconnue*, un bref roman du second. Qui nous présentent tous deux des personnages de mathématiciens. Par la suite je tenterai de montrer comment le thème réapparaît dans l'œuvre des deux auteurs, et de quelle manière subtile et capitale les voies de Musil et de Broch, quasi parallèles en apparence, finissent par diverger.

On se souvient que l'adolescent Törless connaît simultanément des troubles de toute nature, qui affectent l'ensemble de sa perception du monde. Il commence par pleurer devant le spectacle de la forêt, puis il sera fasciné par ses camarades Reiting et Beineberg en train d'humilier et de torturer leur malheureux condisciple Basini. Cette fascination n'a rien de sadique ni même de malsain. Elle procède de ce que Musil appelle une « fêlure » intérieure, d'une tentation de l'irrationnel, d'une intuition du mystère. Bref, dans l'adolescent Törless, le sens même du réel est ébranlé ; toutes les certitudes sont mises en question.

Toutes, et même les certitudes mathématiques. Ou plus exactement, Törless tombe en

arrêt devant les nombres irrationnels et les nombres imaginaires comme il se fige de stupeur devant les souffrances et les humiliations de Basini. Ce qui le trouble plus que tout, c'est l'idée que les nombres imaginaires (comme la racine carrée de moins un) et les irrationnels, pourtant inconcevables, irréels, ou pour mieux dire inexistants, n'en aboutissent pas moins, lorsqu'on les emploie dans des calculs, à des résultats réels. Cela voudrait-il dire que pour atteindre à la réalité, il faut franchir des gouffres irréels, indicibles ? Et comme le souligne Ph. Jaccottet dans son commentaire à l'œuvre de Musil, l'« indicible » rejoint alors l'« innommable »² : les nombres imaginaires cachent un mystère comparable au martyre ignoble de Basini.

Fort de cette idée, ou plutôt faible de ce trouble, Törless demande à son professeur de mathématiques un rendez-vous, dans l'espoir d'être éclairé. Une première déception l'attend lorsqu'il pénètre dans le bureau de l'enseignant. Une déception qui rappelle celle du Narrateur de *la Recherche du temps perdu* lorsqu'il voit pour la première fois le grand écrivain Bergotte, et qu'il découvre un simple et médiocre mortel, un petit homme à barbiche. La déception de Proust rejaille sur la littérature elle-même. Celle de Törless, sur les mathématiques : « Blessé par la banalité du décor, il la reporta [cette banalité] sur les mathématiques elles-mêmes, et son respect fit place, peu à peu, à la réticence et à la méfiance »³. Bref, Törless craint fort que les mathématiques ne soient humaines, trop humaines.

Mais cela n'est rien encore. Le comble de sa déception lui vient des arguments fournis par son professeur pour le rassurer. Les mathématiques « sont un monde en soi », lui fait-on comprendre avec gêne⁴.

Déclaration capitale, et qui en dit long sur la misère du spécialiste auquel Törless a eu le tort de s'adresser. Dès lors en effet que les mathématiques sont un monde en soi, il est vain de s'effrayer devant les grandeurs irréelles, imaginaires ou inexistantes. Ces grandeurs existent « en mathématiques », un point c'est tout. Nul besoin de se torturer les méninges ou l'âme pour les faire entrer dans l'univers de l'expérience concrète, ou de l'existence. Le maître conclut son petit discours lénifiant en invitant son élève à cultiver la foi du charbonnier : « Mon cher ami, contentez-vous de croire »⁵, lui conseille-t-il.

Törless, profondément insatisfait, se retire, et reste avec son idée, ou plutôt son intuition : la pensée rationnelle, ou même la pensée tout court, rencontre des abîmes, et ces abîmes s'ouvrent sous les pas de quiconque réfléchit sur les nombres, de même qu'ils se révèlent aux pires moments de l'abjection humaine. On voit bien l'enjeu : les mathématiques, œuvre rationnelle s'il en est, signalent ce qui dépasse la raison. Elles trahissent, pour qui veut bien les regarder d'un œil vraiment humain, et non point technicien, que nous marchons au-dessus d'un gouffre. Cela ne signifie pas du tout que les mathématiques soient inopérantes, inutiles ou nuisibles : puisque néanmoins elles nous offrent, au terme de leurs opérations, plus de précision, plus de réalité. La merveille, c'est au contraire que le lieu même du

2 Cf. R. Musil, *Les désarrois de l'élève Törless*, postface de Ph. Jaccottet, éd. du Seuil, coll. Points, p. 250.

3 Id., p. 125.

4 Id., p. 127.

5 Id., p. 127.

mystère est aussi le lieu de la précision.

Cette merveille, l'adolescent Törless n'aura pas la force de l'explorer. Il va renoncer, dit-il lui-même, à « comparer⁶ » la dimension rationnelle et la dimension irrationnelle de l'existence, présentes simultanément dans les mathématiques et les sciences en général, ou du moins révélées dans les sciences dites exactes. Mais un autre Törless, plus mâ-âr et plus fort, va reprendre le flambeau. Ce sera bien sá-âr Ulrich, le héros de "L'homme sans qualités", mathématicien de profession. Ulrich n'aura de cesse de chercher par la raison l'au delà de la raison, de confronter et d'unir ce qu'il appellera l' « âme » et la « précision ». J'y reviendrai, mais je me tourne d'abord vers Hermann Broch, et sa « Grandeur inconnue », une œuvre qui date de 1933. Le héros de cet ouvrage se nomme Richard Hieck. C'est un jeune professeur de mathématiques. Sans doute, il ne ressemble pas à Törless. Il a passé l'adolescence, et ne traverse pas une crise du même genre que celle du personnage musilien. Cependant, il est difficile de ne pas voir à quel point les soucis des deux personnages sont apparentés.

Richard Hieck est bien autre chose qu'un fonctionnaire de la science. « La mathématique », écrit Broch, « devait lui servir à parvenir à un certain but tout aussi extérieur à la mathématique que le Christ l'était à l'Église »⁷ C'est assez dire que la science n'est pas une technique, un système de dogmes, un ensemble de moyens, mais une réalité fondatrice, vivante, et peut-être souffrante. Quoique professionnel et praticien, Hieck éprouve des vertiges comparables à ceux de Törless, en constatant que même Leibniz ou Cantor n'ont décrit « qu'une faible parcelle descriptible de l'éternel indescriptible »⁸. Et voilà que ce jeune mathématicien tombe amoureux. Comme par hasard, il découvre que l'amour n'appartient pas, lui non plus, au descriptible, au dicible, et qu'il excède toutes les catégories verbales dans lesquelles on cherche à l'enfermer.

On dira qu'il s'agit là d'une expérience bien banale : ce jeune homme découvre, comme Horatio, qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en concevait sa philosophie. Bref, pour tout dire en un mot, il découvre que l'amour ne se met pas en formules... En réalité, la pensée de Broch est infiniment plus intéressante et profonde. Ce que l'auteur nous dit par la bouche de son héros, c'est que « le but de la connaissance est en dehors de la connaissance »⁹, mais non pas que la connaissance est inintéressante et doit le céder au sentiment. Au contraire, la découverte de Hieck, c'est qu'il faut « servir l'amour comme un valet ainsi que l'on doit servir la connaissance »¹⁰. Autrement dit, la découverte de l'amour donne au jeune mathématicien la certitude renouvelée que la connaissance est la vocation de l'homme, pourvu qu'elle se mette au service de l'existence tout entière. Elle lui permet de placer les mathématiques sur le plan le plus élevé, celui d'une recherche de la vérité existentielle.

Richard Hieck, après l'expérience de l'amour, fera celle de la mort : son jeune frère se suicide sans que personne ait été capable de prévenir son geste. Et devant cette mort, le

6 Id., p. 234.

7 Cf. H. Broch, *La grandeur inconnue*, trad. fr., Gallimard, 1968, p. 68.

8 Op. cit., p. 105.

9 Id., p. 150.

10 Id., p. 164.

mathématicien renouvelle et approfondit sa découverte : il assume à nouveau la vocation de la connaissance, il accepte de se vouer au mystère de la réalité humaine, sachant qu'elle excède tout ce que nous pouvons vivre et comprendre, mais qu'elle se manifeste pleinement dans ce que nous pouvons vivre et comprendre de plus fort et de plus grave. Richard Hieck ne traverse pas la crise de Törless. Mais l'univers mathématique l'atteint et l'interpelle comme il atteint l'adolescent musilien : cet univers se révèle d'abord limité, incapable de répondre, en tant que science positive, aux mystères ultimes de la vie. Et néanmoins, derrière la recherche ou même *dans* la recherche mathématique, se joue la quête existentielle. Si la recherche est toujours inaboutie, la quête est toujours nécessaire.

Telle est donc l'expérience mathématique dans ces deux œuvres de Musil et de Broch : expérience des limites et de l'illimité, expérience de l'indicible et de la nécessité de dire. Présence à la fois déroutante et pourtant exaltante de l'irrationnel dans la raison, de la mystique dans la précision, du réel dans l'inexistant, de l'absolu dans l'insaisissable. Les mathématiques ne sont pas une solution, mais elles sont un moyen privilégié de connaître, un des lieux sensibles du mystère humain.

Pendant, ce constat n'est pas absolument identique chez les deux auteurs. Et si nous considérons leur évolution respective, nous découvrons des nuances importantes, pour ne pas dire des divergences profondes.

J'ai rappelé qu'Ulrich, le héros de *L'homme sans qualités*, est mathématicien. Ulrich n'aura de cesse de mener à bien le travail que le fragile Törless n'avait pas la force d'envisager : comparer et confronter le rationnel à l'irrationnel, appliquer au mystère les mesures de l'exactitude, non point pour mettre l'amour en formules, mais pour ne pas se mentir sur la réalité de l'amour, pour affronter le mystère dans la pleine lumière de l'intelligence. Pour comprendre la nature de son entreprise, et percevoir tout ce qui la rattache aux *Désarrois de l'élève Törless*, il suffit d'évoquer l'étrange idée qui vient à l'esprit d'Ulrich au moment de vivre avec sa sœur Agathe l'expérience d'un amour incestueux. Cette aventure entre frère et sœur lui apparaît comme « un cas-limite (...) d'une valeur limitée et particulière, rappelant la liberté avec laquelle les mathématiciens recourent à l'absurde pour atteindre à la vérité »¹¹.

Törless était stupéfait que l'irréel ou l'irreprésentable permette aux mathématiques de parvenir tout de même au réel, comme si cette science passait par une sorte de nuit mystique, de mystère indicible, et devait opérer cette traversée pour retrouver le réel et le rationnel. Ulrich vit très exactement son amour interdit comme ce passage et cette traversée qui doit le ramener à plus de réalité. Ni plus ni moins. Cela ne signifie pas, nous le savons maintenant, que l'amour serait, par lui, vécu dans la froideur, comme une "expérience scientifique", au sens où l'on parle d'expérimentation humaine. Mais cela signifie que l'amour, dans son irrationalité même, n'est pas le règne de la pure effusion sentimentale, du trouble vague, du frémissement incontrôlé. Que son mystère même est lumière.

A divers moments, Ulrich souhaite dépasser le principe de contradiction, ou l'opposition

11 Cf. R. Musil, *L'homme sans qualités*, trad. fr., coll. Points Seuil, tome III, p. 137.

du subjectif et de l'objectif. Il se plaint que "les maîtres des sciences exactes n'aient pas de visions" ¹² Mais une fois encore, il faut bien tenir les deux bouts de la chaîne : les « visions » sont souhaitables, voire nécessaires, et même l'extase mystique ; mais l'exactitude non moins, sinon davantage. « Pour être passionné », souligne encore Ulrich, « il faut être parfaitement précis » ¹³. L'équilibre recherché, c'est celui qui permettrait à la "métaphore" de balancer le « principe d'identité », et réciproquement. La métaphore règne dans le rêve, c'est la « logique de l'âme ». Et le principe d'identité, c'est « la loi de la pensée et de l'action lucides » ¹⁴. Donc il s'agit d'unir, sans rien sacrifier, le rêve et l'éveil, l'âme et la logique. La pensée et l'impensable sont décidément solidaires. Tel fut, semble-t-il, le dernier mot de Musil, si tant est qu'on puisse parler de dernier mot : pour comprendre la vie, il faut lui infuser la rigueur mathématique ; progresser dans la rigueur, c'est progresser dans le mystère.

Et Broch ? Une première constatation s'impose : s'il n'a cessé de s'occuper, jusqu'à sa mort, de sciences et de mathématiques, il a en revanche abandonné la littérature durant la dernière décennie de sa vie, tout entière passée en exil aux Etats-Unis, et que les commentateurs désignent comme la décennie "scientifique". Renonçant à la fiction, l'auteur des *Somnambules* s'est consacré à des travaux de psychologie des foules, de logique... et de mathématiques. Il semblerait que ce seul fait biographique suffise largement à nous montrer qui, de Musil et de Broch, fut le plus mathématicien. Des déductions hâtives nous feraient même dire que si Musil a cru pouvoir concilier l'âme et la précision (l'âme étant, comme on le sait, du ressort de la littérature), Broch, lui, aurait franchement opté pour la seule précision, abandonnant l'expression littéraire, considérée comme décidément trop vague, trop sentimentale, trop déficiente.

La réalité est tout autre. Et paradoxalement, on peut affirmer que le plus mathématicien des deux reste sans doute Musil. Cette affirmation demande explication. Car elle semble non seulement contredire le fait biographique dont je viens de parler, mais encore les textes mêmes de Broch.

Car l'auteur de *La mort de Virgile*, au fil des ans, a donné de plus en plus d'importance à la science ; il l'a pratiquée avec de plus en plus d'assiduité ; et sa vision du monde semble s'être modifiée en sa faveur. Dans ses textes tardifs, il accorde aux mathématiques, prototype de la science déductive, la place suprême.

La mathématique, écrit-il sans ambages, nous donne « le système de connaissance d'un dieu » ¹⁵. Hermann Broch voit désormais dans le logos scientifique une nécessité fondatrice ¹⁶ à. Il rêve de ce qu'il appelle un "Absolu terrestre" qui serait fondé dans les mathématiques, elles-mêmes fondées dans la logique, puis dans une métalogue, et ainsi de suite - non jusqu'à l'infini mais jusqu'au sujet connaissant, que Broch appelle « la figure humaine à son degré extrême d'abstraction » ¹⁷. Or, même si, au fondement de toute

12 Op. cit., tome III, p. 128.

13 Id., tome II, p. 248.

14 Id., tome II, p. 426.

15 Cité par H. Arendt, dans sa préface à *Création littéraire et connaissance*, coll. Tel, Gallimard, p. 36.

16 Id., p. 29.

17 Id., p. 39.

certitude, nous retrouvons la « figure humaine », et non telle ou telle science positive, il reste que cette figure surgit « à son degré extrême d'abstraction ». Il reste que l'homme fondateur est un homme « logique », si l'on ose dire – à savoir l'homme du logos. Si la littérature est alors abandonnée, c'est qu'il lui manque « le caractère contraignant du logos », comme le souligne Hannah Arendt dans son beau commentaire à la pensée de Broch¹⁸.

Il semble donc bien que l'auteur de *La mort de Virgile* se soit détourné de la littérature parce qu'il n'estimait plus l'art littéraire capable d'accomplir cet acte fondateur, de fournir cette nécessité, de constituer ce sol irrécusable sur lesquels l'homme bâtit ses valeurs. Il semble aussi que Broch se soit donc mis à « croire » dans la science comme il ne le faisait pas auparavant. De quête éternelle, la science serait devenue à ses yeux fondement ultime. Pour Richard Hieck, les mathématiques, comme expérience intérieure, devaient être aux mathématiques des professeurs que le Christ est à l'Église. Mais on a l'impression que pour le Broch tardif, si cette science ne fournit toujours pas de dogmes à la façon d'une Eglise, elle a cessé d'être le Christ pour devenir Dieu lui-même.

Et pourtant ! S'il est vrai que les sciences prennent dans l'œuvre et l'existence d'Hermann Broch une importance croissante, c'est dans une perspective qui demeure fondamentalement non scientifique. En tant que telles, ou, pour mieux dire, en tant qu'elles sont exactes, les sciences n'importent pas vraiment à l'auteur des *Somnambules*. Ce qui demeure, sa vie durant, le souci premier, c'est l'éthique, et, plus profondément encore, le « salut » de l'espèce humaine. Ce que Broch cherche obstinément, c'est comment l'homme peut être sauvé. Et s'il attache tant de prix aux mathématiques, c'est parce qu'il voit dans leur rigueur une force de cohésion métaphysique, la seule force comparable, aujourd'hui, à la force du mythe qui jadis unissait les hommes en unifiant leur vision du monde.

Broch a commencé par espérer que la littérature détiendrait ce pouvoir de connaissance et d'universalité, plus que la science. Puis il a reporté sa foi sur la logique et les mathématiques. Mais en leur demandant infiniment plus que ce qu'elles donnent en tant que sciences.

Broch, à aucun moment de sa vie, n'est donc à la recherche de la précision ou de l'exactitude pour elles-mêmes, ni de la science pour elle-même. Mais dans ses dernières années (comme dans sa jeunesse où il rédigea un poème d'un profond lyrisme intitulé « Mystère mathématique »), il cherche le fondement de la réalité, le roc des valeurs, il cherche une connaissance porteuse de salut – une connaissance qui sauve : ce qu'on appelle, à strictement parler, une « gnose ».

Si bien qu'en dépit ou à cause même des choix qu'il fit dans ses dernières années, Broch demeure plus mystique, plus soucieux de métaphysique et de morale qu'un Robert Musil, dont l'idéal consiste au contraire à importer dans la littérature (donc dans le règne de la morale et des soucis existentiels), l'essence même des mathématiques, des mathématiques en tant que science et non point en tant que gnose : la précision, l'exactitude, la rigueur.

¹⁸ Id., p. 14.

Pour tout dire en un mot, j'ai le sentiment que si la seule affaire de Broch est que l'homme soit sauvé, le seul souci de Musil est que l'homme ne se perde pas.

Différence capitale, en dépit de son apparente subtilité : s'il se révélait que l'homme de Broch doive en passer, pour son salut, par un retour au mythe, ou par une nouvelle religion, si les mathématiques et la logique lui apparaissaient soudain comme incapables de fonder une nécessité salutaire, aussi contraignante que celle du mythe antique, Broch n'hésiterait pas : il les sacrifierait pour le salut de l'homme. En revanche, on a l'impression que Musil met son point d'honneur à ne jamais céder à une « Schwärmerei » quelconque, celle-ci fût-elle procurée par la science elle-même. Musil se méfie de tout ce qui ressemble à la gnose ; son Ulrich se cabre contre l'abandon mystique avec d'autant plus d'énergie qu'il est attiré dans ses parages et se sent près d'y céder. L'auteur de *L'homme sans qualités* veut porter la clarté, la netteté, le tranchant jusque dans l'effusion, la passion, voire la folie. Dans la gnose il cherche la connaissance.

Broch quête au contraire dans le tranchant même de la logique une voie qui conduise à l'effusion mystique. Dans la connaissance il cherche la gnose.

Rien n'illustre mieux la différence entre les deux hommes que leurs attitudes respectives à l'égard de la *musique*. Très significativement, Hermann Broch et Robert Musil portent sur cet art des jugements antithétiques. Le premier l'assimile aux mathématiques, y voyant une sorte de langage idéal, capable d'exprimer la rigueur dans la beauté. Le second l'oppose aux mathématiques, estimant que l'esprit se détruit et que la volonté se perd au contact de cet univers trop envoûtant.

Broch place tant d'espoirs dans l'art des sons qu'il a composé, de son propre aveu, *La mort de Virgile* comme une partition musicale, dans l'espoir que cette œuvre serait capable, à l'image de la musique, d'abolir le temps, d'unifier l'expérience humaine, d'unir ce que l'auteur appelle la mémoire et la prophétie. C'est dire l'importance qu'il lui reconnaît. Dans un texte extraordinaire de lyrisme et de foi, il s'écrie que « la musique (...) dans sa validité universelle, plane comme signe de l'esprit et du logos au-dessus de tout ce qui appartient à l'homme ». Il qualifie cet art d' « ultime intuition de la foi et d'une intellection qui dépasse le visible »¹⁹.

Si, comme il le disait ailleurs, la vérité mathématique doit être sentie²⁰, on comprend que la musique, à ses yeux, n'est autre que cette vérité rendue sensible au cœur, pour parler en termes proustiens. La musique, pour Broch, c'est le lieu même où la nécessité logique, fondatrice des valeurs, devient beauté, où la connaissance devient gnose. La musique sera donc, sinon l'expression humaine idéale, du moins un signe que cette expression peut encore exister, après la mort du mythe.

Maintenant, écoutons comment Robert Musil, à son tour, parle de la musique, dans *L'homme sans qualités* : « Ce trouble nébuleux des sous-sols physiques de l'âme »²¹. « Ce mystérieux espace dans lequel le Moi et le monde, la perception et le sentiment, le dedans et le dehors s'entremêlent de la manière la moins définie qui soit, alors qu'il est lui-même

19 Cf. *La grandeur inconnue*, p. 353.

20 Id., p. 284.

21 Cf. *L'homme sans qualités*, tome I, p. 223.

tout entier sensation, définition, précision, éclat hiérarchisé de détails ordonnés. »²²

Cette dernière phrase est particulièrement révélatrice : Ulrich reconnaît que les structures mêmes de la musique sont précises, hiérarchisées, ordonnées, mais il n'en accuse pas moins la musique de répandre, par ces moyens fort honorables, la confusion et l'indistinction dont il est l'ennemi déclaré. Au comble de leur extase musicale, Clarisse et Walter, les amis du héros, s'interrompent pour demander : "Au fond, qu'est-ce qu'Ulrich fait avec ses mathématiques ? »²³. La réponse, Ulrich la donne tout au long du roman : ce que je fais, dirait-il, c'est demeurer dans la précision, c'est combattre la confusion, le clair-obscur de l'âme, la dissolution de l'espace et du temps intérieurs. Ce que je fais, c'est éviter de me laisser aller, refuser de me perdre.

D'ailleurs, dans la dernière partie de *L'homme sans qualités*, l'extase même d'Ulrich et d'Agathe n'est jamais décrite en termes musicaux. Toujours en termes visuels. Comme si les métaphores musicales risquaient de trahir la précision même de la vision. La musique, au fond, n'est pas seulement inadéquate, elle est dangereuse, plus dangereuse qu'une simple et vague effusion sentimentale : c'est un art qui met la précision des moyens au service de l'imprécision des fins.

Ce reproche, que Musil adresse à l'art musical, serait sans doute, en dernier ressort, le reproche qu'il adresserait à l'œuvre et à la personne d'Hermann Broch. Broch, lui, remontrerait à Musil que si l'homme refuse en tout temps de se perdre, il ne sera jamais sauvé.

Je ne voudrais pas terminer cette réflexion sans la situer, en deux mots, dans un cadre plus large, le cadre viennois. Il est frappant de constater à quel point les préoccupations de Broch et de Musil sur le rôle éminent, fondateur et peut-être salvateur des mathématiques ou de la logique, sont partagées par d'autres penseurs et artistes de Vienne. Du côté des psychologues ou des psychanalystes, un Otto Weininger, dans son fameux *Sexe et caractère*, n'a cessé d'unir la logique à l'éthique, et de souligner le rapport entre l'exigence morale de vérité et la reconnaissance du principe de non-contradiction²⁴. Quant à Freud, en écrivant la *Science des rêves*, a-t-il fait autre chose qu'unir, musiliennement, l'âme et la précision ?

Du côté des philosophes, on ne peut qu'être frappé par l'exemple de Ludwig Wittgenstein, pour qui l'exigence éthique et l'interrogation existentielle déterminent fondamentalement la réflexion philosophique et scientifique. On trouve dans les *Investigations philosophiques* cette formule digne de Broch : « Dans quel sens la logique est-elle quelque chose de sublime ? »²⁵. Et ceci encore : « La pureté de cristal de la logique n'était point pour moi-même le résultat d'une investigation, elle était une exigence »²⁶ à. Une exigence, oui, parce que Wittgenstein, à la recherche d'un fondement à la pensée, est d'abord à la recherche d'un fondement à l'existence. S'étonnera-t-on, dès lors, d'apprendre

22 Op. cit., tome I, p. 224.

23 Id., p. 225.

24 Cf. O. Weininger, *Sexe et caractère*, trad. fr., l'Âge d'Homme, 1975, p. 131.

25 Cf. L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, trad. fr., Gallimard, coll. Tel, p. 159.

26 Op. cit., p. 164.

que Wittgenstein était un passionné de musique ?

Du côté des musiciens, justement, on sait l'importance que Schönberg, Berg ou Webern attribuaient à la logique de la composition, pour ne pas dire à sa mathématisation. Nos réflexions précédentes nous fournissent la preuve, si nous en avons besoin, qu'il ne s'agit pas chez eux de transformer la musique en fabrication abstraite, mais au contraire de mettre en évidence sensible l'unité de la démarche humaine, sous le signe de l'exigence existentielle. Comme elles avaient place dans la littérature, les mathématiques ont place dans la musique, parce qu'elles participent de l'effort des hommes pour exprimer, sinon comprendre, le mystère humain.

Des écrivains aux musiciens, des psychologues aux philosophes, les créateurs viennois sont donc habités par un même souci d'unité. Pas plus qu'ils ne veulent de cet « art pour l'art » que Broch stigmatisera violemment, ils ne veulent de « science pour la science ». Dans un monde menacé de décomposition, toute création artistique, toute science, toute activité humaine doivent être un effort de « composition ». L'homme sera sauvé tout entier, ou perdu tout entier.